

En couverture : Raphaël, carton préparatoire à *L'École d'Athènes*, 1510. Détail. Inv. 126. Milan, Bibliothèque et Pinacothèque ambrosienne.
© Éditions Allia, Paris, 2022, pour la présente traduction.

PRÉFACE

“IL n’y a de moi sur ma propre doctrine aucun écrit et il n’y en aura jamais.” Cette déclaration sans ambiguïté de Platon dans la lettre qu’il adressa en 354 avant notre ère à la famille et aux amis de son disciple et ami Dion de Syracuse, qui venait de mourir assassiné, aurait dû valoir à ce texte une fortune bien plus grande que celle dont il jouit encore. Mais en vérité, l’hypothèse d’un “platonisme oral”, différent de ce que nous lisons dans les dialogues de Platon, n’a intéressé qu’un nombre limité de savants, particulièrement en France¹.

Cette lettre est un texte étonnant, et même détonnant dans le corpus platonicien. Alors que les dialogues révèlent un art consommé de la composition, la *Lettre VII* oscille entre récit, justification et blâme. L’homme presque octogénaire qui revient dans ce texte sur ses ambitions et ses échecs ressasse et peine

1. *L’Enseignement oral de Platon* de Marie-Dominique Richard, préfacé par Pierre Hadot, est presque la seule référence sur le sujet en langue française (Paris, éd. du Cerf, 2006).

à garder un cap net. Le lecteur sera peut-être un peu dérouté, mais la chronologie est simple :

En 388-387 avant notre ère, Platon est invité à Syracuse par Denys l'Ancien, tyran de la cité grecque la plus puissante de l'époque. Il y fait la connaissance du beau-frère du tyran, Dion, qui devient son disciple et son ami.

En 367, après la mort de Denys l'Ancien, son fils Denys le Jeune devient à son tour tyran. Dion appelle Platon pour faire de son neveu le philosophe roi dont il a si souvent parlé. Une fois Dion condamné à l'exil, Platon passe la majeure partie de cette année dans la forteresse d'Otygie, à la fois hôte de marque et prisonnier. Ce deuxième voyage est évoqué comme le premier séjour en Sicile, dans la lettre.

En 360, Platon revient à l'invitation de Denys le Jeune, sans réussir à réhabiliter Dion ni à faire de Denys un philosophe. Troisième voyage, et second séjour : le retour à Athènes sera définitif.

En 357, Dion retourne en Sicile, prend par les armes Syracuse, mais meurt assassiné par l'un de ses officiers en 354. En réponse aux proches de Dion qui s'adressent à lui, Platon écrit cette longue lettre.

Dans l'unique texte où Platon s'exprime à la première personne¹, le platonisme que les exégètes reconstruisent à travers les dialogues dont il est le grand absent semble s'abolir d'un seul coup, nous laissant devant la même énigme que la fin du *Phèdre*: qu'enseignait Platon dans son Académie? En quoi pouvait bien consister cette "droite" philosophie, l'adjectif *orthos* étant aussi moral que mathématique et géométrique? Mais il y a ici autre chose que seulement une question doctrinale: Platon ne cesse de présenter la philosophie comme une activité (*pragma*), qui n'est décrite à son achèvement qu'à travers une comparaison avec une cérémonie religieuse, l'initiation aux Mystères d'Eleusis, et qui s'enseigne à travers un mode de vie et une fréquentation continue du maître et de son élève. On est loin de la naissance de la pensée rationnelle à laquelle on associe encore, souvent, la philosophie et son premier chapitre, le fameux platonisme. Alors, on s'interroge: quelle valeur Platon accordait-il à ses dialogues, pourquoi les a-t-il

1. À part la *Lettre VIII*, qui n'ajoute pas grand-chose à la *Lettre VII*; les autres lettres que la tradition a attribuées à Platon sont apocryphes.

écrits, pourquoi et comment peut-on les lire? Qu'a-t-on entre les mains, que se passe-t-il dans notre tête, lorsqu'on lit ces textes "philosophiques"? Bref, s'il y a malentendu sur la "philosophie" de Platon, n'y a-t-il pas malentendu sur la "philosophie" tout court?

B. D.

PLATON à la famille et aux amis de Dion :
portez-vous bien !

Vous m'avez écrit pour me convaincre que vous avez les mêmes idées que Dion, et vous me pressez de mettre mes actes et mes paroles à votre service, dans la mesure de ce que je peux. Si vous avez vraiment le même projet et le même désir que lui, je suis d'accord pour vous assister ; dans le cas contraire, je me réserve le temps de bien y réfléchir.

Quelles étaient ses idées ? Que désirait-il ? Ce que je peux en dire ne repose pas sur de vagues apparences, mais sur ce que j'ai vu en toute clarté. En effet, quand je suis arrivé à Syracuse, à l'âge de quarante ans à peu près¹, Dion avait alors l'âge qu'a maintenant Hipparinos, et il avait déjà un projet qu'il

1. Lors de son premier séjour à Syracuse, à l'invitation du tyran Denys l'Ancien, en 390-389 avant notre ère, Platon a environ quarante ans, et Dion vingt ans. Lors de l'écriture de la lettre, en 354 avant notre ère, Platon a environ soixante-seize ans, Dion vient de mourir, et Hipparinos n'a pas encore trente ans. (Toutes les notes sont du traducteur.)

n'a jamais abandonné : que les Syracusains veuillent être libres en vivant sous des lois excellentes. Ainsi, il ne serait pas étonnant que l'un des dieux ait fait en sorte qu'Hipparinos en vienne à concevoir le même projet politique que Dion. Que l'on soit jeune ou vieux, il n'est pas sans intérêt d'apprendre de quelle manière ce projet s'est formé : je vais tenter de reprendre les choses depuis le début, car les événements présents donnent à cette histoire sa pertinence.

Dans ma jeunesse, j'ai eu les mêmes passions que beaucoup d'autres : je me suis imaginé que, dès que je serais devenu maître de moi-même, j'irais m'occuper des affaires de la Cité. Mais j'ai éprouvé de grandes déconvenues dans le domaine politique. En effet, comme le régime de cette époque¹ était largement critiqué, il fut jeté à bas, et sur ses ruines s'élevèrent cinquante et un dirigeants : onze furent établis dans la ville d'Athènes, dix au port du Pirée, ces deux premiers groupes étant en charge de s'occuper du marché et des affaires courantes dans les villes, et trente furent investis d'un

1. Le régime démocratique athénien, renversé en 404 avant notre ère, consécutivement à la défaite contre Sparte.

pouvoir qui s'étendait à tous les domaines, sans comptes à rendre à personne. Or, parmi ces derniers, il s'est trouvé que certains étaient de ma famille, et que j'en connaissais d'autres – de telle sorte que j'ai été rapidement appelé à m'occuper d'affaires qui m'intéressaient. Ma réaction n'avait rien d'étonnant pour un jeune homme : j'ai cru que leur administration sortirait la ville de sa corruption, et la mènerait vers un fonctionnement juste. J'observais donc avec beaucoup d'attention leurs actions. Et à vrai dire, j'ai constaté qu'en peu de temps, ces hommes avaient fait passer la constitution antérieure pour un Âge d'Or.

Entre autres anecdotes, en voici une : Socrate, ami cher de longue date, dont je pourrais dire sans rougir qu'il était l'homme le plus juste parmi ses contemporains, reçut l'ordre, avec d'autres, d'aller s'emparer d'un de ses concitoyens pour l'emmener de force à son exécution ; leur but était de le mêler, qu'il le veuille ou non, à leurs méfaits. Mais Socrate n'obéit pas, et il prit tous les risques plutôt que de devenir complice d'actes sacrilèges. Bref, à voir tout cela, et d'autres crimes encore de la même gravité, j'ai été pris de dégoût et me suis mis en retrait des malheurs de ce temps. Il n'a

pas fallu longtemps, d'ailleurs, pour que les Trente et leur régime soient renversés. À nouveau, quoique plus mollement, j'ai éprouvé le désir de m'occuper des affaires communes et de la Cité. Il se produisait aussi en ces temps troublés bien des événements révoltants, et il n'y avait rien d'étonnant à ce que les changements de régime permettent des représailles toujours plus graves entre gens qui se haïssaient : mais à dire vrai, ceux qui revinrent au pouvoir à ce moment usèrent d'une grande modération. Or, quelques individus au pouvoir trouvèrent l'occasion de traîner le compagnon dont je viens de parler, notre cher Socrate, au tribunal, et de l'accuser du plus grave sacrilège, alors que cette accusation était la moins pertinente le concernant. Les uns l'incriminèrent pour impiété, les autres le condamnèrent et firent mourir l'homme qui avait refusé de prendre part à l'arrestation sacrilège d'un de leurs amis persécuté, à l'époque où eux-mêmes étaient persécutés.

Eh bien, face à ces événements et aux hommes qui s'occupaient de la Cité, plus j'examinais les lois et les mœurs, et plus je prenais de l'âge, plus il me semblait difficile d'administrer correctement les affaires de

la Cité. En effet, il aurait été impossible de le faire sans amis ni fidèles (et il n'était pas facile d'en trouver à cette époque, car notre Cité n'était plus gouvernée selon les mœurs et les coutumes de nos ancêtres, et il aurait fallu beaucoup d'efforts pour s'en faire de nouveaux), et l'écriture des lois et les mœurs étaient abandonnées à une corruption inimaginable, à tel point que moi, qui avais d'abord été plein d'entrain pour m'occuper des affaires communes, quand je tournais mes regards vers elles et en voyais la complète perversion, je finissais par avoir le vertige. J'examinais sans cesse si les lois et les mœurs, et plus généralement la situation politique, s'amélioraient, et j'attendais toujours que l'occasion d'agir se présente. En fin de compte, j'ai compris que toutes les Cités existantes étaient mal gouvernées, sans aucune exception : les vices de leurs lois ne pouvaient être corrigés que par une formation exceptionnelle appuyée par la Fortune, et j'ai été contraint de dire, lorsque je faisais l'éloge de la droite philosophie, que c'est à son aune que l'on peut voir la justice s'établir dans les affaires de la Cité et dans toutes celles des particuliers. Par conséquent, les maux des peuples ne prendront pas fin

avant que les gens qui pratiquent la droite philosophie n'arrivent aux magistratures de la Cité, ou qu'une intervention divine ne mène ceux qui exercent le pouvoir dans les Cités à pratiquer vraiment la philosophie.

Voilà où en étaient mes réflexions lorsque je suis parti pour la première fois¹ en Italie et en Sicile. Une fois arrivé, je ne me suis senti vraiment aucun goût pour le genre de vie que l'on appelle là-bas la vie heureuse, remplie de tables à l'italienne et à la syracusaine : deux gavages par jour en guise d'activité, sans jamais dormir seul la nuit, et toutes les débauches qui accompagnent ce genre d'existence. Aucun individu de notre espèce qui aurait adopté depuis son enfance de telles mœurs ne saurait garder l'esprit clair (notre nature n'est pas si exceptionnelle pour un tel résultat) ni jamais devenir sage. Et bien sûr, ce raisonnement vaut pour la vertu politique : aucune cité ne vivrait dans la tranquillité et le respect de lois un tant soit peu valables si ses citoyens pensaient que leur bien devait être intégralement dépensé pour le superflu et que leur paresse en tout

1. En 389-388 avant notre ère.